

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'infini personnel

André Brochu

Number 75, Fall 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38203ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brochu, A. (1994). L'infini personnel. *Lettres québécoises*, (75), 7–7.



L'infini personnel

N'étant pas né dans la misère, juste dans le petit malheur personnel, je n'avais rien à dire que le petit malheur personnel, qui est objectivement quelque chose de très risible. De là ma prose souvent aiguë, pleurnicharde et rigolarde, beau mélange de vérité à ne pas dire et de style.

AUTO PORTRAIT
André Brochu

J E SUIS NÉ LE 3 MARS 1988 — quarante-six ans après ma naissance pour rire, qui m'avait doté d'un petit corps chétif à tête exagérée. Ce corps fut une croix, une parmi d'autres, et j'ai jamais bien les croix, faute d'être Dieu moi-même. Je ne sais quelle blessure narcissique, inguérissable, fit de moi un monstre doux, mélange de monde et de douleur, comme le sont tant d'humains problématiques.

Mais en 1988, le jour de mon anniversaire, après quarante-six ans de vague à l'âme, je m'assieds et j'écris le premier poème de *Les matins nus, le vent*. Et je sens que ça marche, que ça existe, que les mots ont cessé de m'être étrangers. Ce n'était pas trop tôt. Quand on a perdu sa vie à *vouloir* écrire, et que soudain ça y est, quelle que soit la cause — j'en avais de sérieuses —, on a de quoi entrer en soi et s'embrasser vif. Je me suis gratulé. J'ai entrevu toute une suite de matins éblouis, à accueillir ce que les mots font advenir, dans l'ordre de ce qui a *pour soi* beaucoup d'importance, et qui pourrait en avoir pour les autres. Avec l'écriture, il faut toujours commencer par soi.

En tout cas, moi, j'avais une bonne épaisseur de délire autobiographique à traverser. C'est la traversée qui importe. C'est le mouvement vers quelque chose qui est hors de soi, parmi tous, et qui est l'infini concret où chacun darde son espoir. Vous êtes là, vous êtes né, avec vos qualités et vos défauts, et il faut créer le monde, dans son épaisseur de réalité, avec les moyens qui sont les vôtres, en vous tirant de vos sombres ornières, en vous adressant à quelque chose de fort qui sera, tant bien que mal, une justification de vos efforts pour vivre, pour être heureux. N'étant pas né dans la misère, juste dans le petit malheur personnel, je n'avais rien à dire que le petit malheur personnel, qui est objectivement quelque chose de très risible. De là ma prose souvent aiguë, pleurnicharde et rigolarde, beau mélange de vérité à ne pas dire et de style, de style. À d'autres, de le qualifier. Mais mon style, beau ou sot, comme on voudra, neutralise ce qu'il peut, ce qu'il doit y avoir de cru dans mes textes. De plaie vive, impossible. Il le neutralise ou, je l'espère, le transforme, transsubstantie, en fait la chose de tous. Car l'écrivain, il me semble, doit faire gagner à la conscience de nouveaux territoires, élargir les cadres de l'expérience humaine. On l'a beaucoup fait du côté des nobles sentiments, et assez peu du côté des enfers personnels, ceux que chacun a à vivre dans la honte et la rage, en proie aux folies du désir.

S'il n'y avait pas le désir, il n'y aurait pas la folie qui est la dérisoire tentative pour le vivre malgré les autres, au milieu des autres. Tant mieux pour ceux qui ont le désir bien droit, à la bonne place, ajusté aux orthodoxies millénaires en matière d'extase et d'affection. Mais l'humanité n'est pas faite que de ces mirifiques spécimens, de ces gagnants aux loteries de l'excellence. Il y a chaque jour les victimes de malchances méritées (la malchance est toujours méritée), qui tombent dans les chausse-trappes du crime, de la drogue ou du sida ou de *damnations plus intimes*, de celles qu'on ne s'avoue même pas parce qu'elles sont sous les mots, tapies, comme des vers. Cet en deçà, il est en moi comme en bien d'autres et j'ai le malheur d'en être conscient. Je crois que l'écriture peut quelque chose contre cette épaisseur de silence, parce qu'elle force les mots à se retourner contre les évidences, à parler au-delà. Ou en deçà. L'infini — dont je me gargarise beaucoup — est fait des deux, en deçà et au-delà. Dieu et moi mêlés.

Autoportrait ? Me voici, de très haut. Universitaire depuis trente ans, pour gagner ma vie sans perdre le contact avec les choses nécessaires, la littérature étant la plus importante. Écrivain par impérieuse vocation, depuis la puberté — le lien reste à établir. Marié pour vrai à une femme merveilleuse; père de deux enfants : un cinéaste et un saxophoniste. Et après ça ? Timide, très timide; passons. Ambitieux, mais uniquement dans l'ordre de la réussite intellectuelle et littéraire. Indépendantiste, car le Québec est plus que jamais menacé d'assimilation et que le Canada est *forcément* contre lui. Mélancolique, depuis ma naissance pour rire. Heureusement, il y a ce miracle, le lithium. Assez serein, depuis ce matin de mars 1988 où, m'étant assis devant un cahier neuf, j'ai écrit :

*L'élément premier du vertige c'est
l'auscultation des pierres parfois un sourire
de ceux que les rapides légers emportent
au revers de la mémoire...*

J'éternais le stylo qu'on m'avait donné en cadeau. On m'avait aussi suggéré d'écrire une heure par jour, pour voir. Peut-être que les démons ne reviendraient pas. Peut-être qu'ils reviendraient désarmés, aplatis, comme des mots sur le papier.

En tout cas, depuis ce temps, je me suis bien amusé.